

Domination et folie en littérature : analyse de la libération comme projet tout autant psychologique que politique dans deux romans comoriens (*Hamouro de Salim Hatubou et Le feu du milieu de Touhfat Mouhtare*)

Walid Ben Ahmed (doctorant)

Université Ibn Toffail (Kenitra)

mshindabenahmed@gmail.com

Résumé

Cet article propose une analyse comparée de la folie et de la domination dans deux romans comoriens — *Hamouro* de Salim Hatubou et *Le Feu du milieu* de Touhfat Mouhtare — afin de penser la libération comme un processus simultanément psychologique, politique et ontologique. S'appuyant d'abord sur la critique d'Ibrahima Sow, l'étude montre les limites d'une nosologie occidentale appliquée mécaniquement aux réalités africaines : en ignorant les structures anthropologiques locales, la psychiatrie coloniale a produit une pensée du manque plutôt qu'une compréhension positive du fait psychique africain. L'article rappelle ensuite l'élargissement entrepris par Alex Tcheuyap, pour qui la folie dans les littératures africaines modernes ne peut être saisie sans prendre en compte les dimensions cliniques, idéologiques et politiques de la postcolonie, marquée par les continuités de la violence coloniale dans les États indépendants.

Mots clés : Folie, postcolonie, psychiatrie coloniale, littératures comoriennes, domination

English

This article offers a comparative analysis of madness and domination in two Comorian novels—*Hamouro* by Salim Hatubou and *Le Feu du milieu* by Touhfat Mouhtare—to conceptualize liberation as a process that is simultaneously psychological, political, and ontological. Drawing first on Ibrahima Sow's critique, the study highlights the limitations of a Western nosology mechanically applied to African realities: by ignoring local anthropological structures, colonial psychiatry produces a discourse of lack rather than a positive understanding of African psychic phenomena. The article then recalls the expansion undertaken by Alex Tcheuyap, for whom madness in modern African literatures cannot be grasped without considering the clinical, ideological, and political dimensions of the postcolony, marked by the continuities of colonial violence in independent states.

Keywords: madness, postcolony, colonial psychiatry, comorian literatures, domination

Introduction

La folie en Afrique ne saurait se réduire à une catégorie clinique universelle appliquée sans distinction : elle se déploie à travers des constructions sociales, culturelles et historiques spécifiques. Ibrahima Sow, dans *Les structures anthropologiques de la folie en Afrique noire*, montre combien la psychothérapie de type occidental, lorsqu'elle est appliquée sans adaptation au contexte africain, produit une pensée du négatif : elle renseigne davantage sur ce que la folie n'est pas que sur ce qu'elle est réellement. Pour remédier à cette impasse, Sow propose une approche anthropologique qui inscrit la folie dans les structures sociales et culturelles du sujet africain, la considérant comme un fait anthropologique. Ce premier discours, centré sur l'anthropologie, est enrichi et dépassé par les analyses littéraires et culturelles d'Alex Tcheuyap (A. Tcheuyap, 1998), pour qui la folie en Afrique ne se réduit pas à un phénomène culturel ou religieux, mais s'inscrit dans l'expérience postcoloniale. À travers les œuvres d'auteurs comme Mongo Beti, Mariama Bâ ou Sony Labou Tansi, il met en lumière le lien entre déséquilibre psychique, violences coloniales passées et structures politiques contemporaines, soulignant l'insertion du sujet africain dans un État souvent chaotique. Un troisième discours s'ancre dans la réflexion sur la colonisation et ses effets psychiques et sociaux. Frantz Fanon, dans *Les Damnés de la Terre*, montre que la décolonisation porte sur l'être même du colonisé : la violence coloniale, l'idéologie raciale et les mécanismes de réification façonnent la psyché, faisant de la folie une conséquence de la domination et de la dépossession. La postcolonie, telle que la conçoit Achille Mbembe, prolonge cette réflexion dans le contexte contemporain : le temps postcolonial, marqué par la turbulence, l'incertitude et l'héritage de l'État néocolonial, façonne de nouvelles formes d'aliénation et de déséquilibre psychique, qui se déploient dans le quotidien, la société et les imaginaires collectifs. Ces trois perspectives convergent pour interroger la folie en Afrique non pas seulement comme un trouble individuel, mais comme un phénomène social, historique et politique. La question centrale qui se pose alors est : en quoi la folie en Afrique, comprise à travers les prismes anthropologique, colonial et postcolonial, éclaire-t-elle la condition de l'individu et du collectif africains, de la colonie à la postcolonie ?

Les fictions comoriennes contemporaines offrent un terrain privilégié pour explorer les dynamiques du pouvoir et les rapports sociaux qui en découlent. Dans *Hamouro* de Salim Hatubou et *Le Feu du milieu* de Touhfat Mouhtare, les relations dominants-dominés sont mises en scène avec une acuité particulière, révélant que le pouvoir n'est jamais absolu et qu'il se mesure davantage à l'exercice qu'à la possession. S'inspirant des thèses de Michel Foucault sur le gouvernement des gouvernants et le lien étroit entre pouvoir et raison, ces textes montrent

que la légitimité et l'autorité ne reposent pas seulement sur la domination des autres, mais sur la capacité de se gouverner soi-même. À travers la figure de personnages gouvernants aux prises avec la folie ou la fragilité psychologique, Hatubou et Mouhtaré exposent les tensions entre ambition individuelle, contraintes sociales et héritages culturels. Le présent article propose d'analyser ces fictions selon deux axes principaux : la manière dont la folie et l'incapacité à se gouverner soi-même affectent la structure du pouvoir, et la façon dont les relations de domination s'inscrivent dans des contextes sociaux et historiques spécifiques, entre violence institutionnelle, marginalité et héritage mystique. Cette étude vise ainsi à montrer que le pouvoir et la folie sont intimement liés dans les récits comoriens, révélant autant la vulnérabilité des gouvernants que la possibilité d'émancipation des dominés. Nous tenterons ainsi de mettre en lumière les fonctions symboliques, sociales et psychologiques de la folie dans les deux œuvres.

1. La folie en contexte africain

Il existe un discours africain sur la folie. C'est ce qu'a tenté de montrer Ibrahima Sow dans *Les structures anthropologiques de la folie en Afrique noire* (I. Sow, 1978). La méthodologie pour certains travaux sur la maladie mentale en Afrique qui consiste à saisir celle-ci à l'aune de la psychothérapie de type occidental débouche sur une aporie : une difficulté à faire surgir le psychique africain dans le champ d'une pensée psychiatrique occidentale posée comme universelle mais dont le provincialisme n'est plus à démontrer. Le résultat d'une telle manière de poser le problème est qu'elle engendre une pensée du négatif, c'est-à-dire qu'elle renseigne davantage sur ce que le déséquilibre psychique *n'est pas* (I. Sow, 1978, p. 15). Le livre de Sow s'ouvre par une discussion sur les problèmes théoriques posés par l'utilisation de la nosologie occidentale en pratique psychiatrique africaine. Nosologie qui, souligne l'auteur, préfigure une sorte d'inversion du chemin de la prise en charge de la folie en Afrique. Au lieu que la pratique et la recherche partent de l'objet, le questionnent et tentent d'en dégager les modalités, elles se fonderaient plutôt sur ses constructions méthodologiques fondées sur les analyses freudiennes à l'exigence desquelles elles entendent plier l'expérience africaine de l'affectation mentale. C'est pour remédier à cet ordre méthodologique jugé incapable d'informer sur le fait psychiatrique africain, que Sow propose une nosologie psychiatrique à la lumière des structures anthropologiques dans lesquelles s'insère le sujet. La folie apparaît dès lors comme un fait anthropologique dont l'étude exige la prise en compte d'une « socio-culture déterminée et d'un projet anthropologique global où s'insère le sujet (I. Sow, 1978, p. 13).

Considérant les œuvres d’auteurs comme Mongo Beti, Mariama Ba, Tahar Ben Jelloun, Birago Diop, Pius Ngandu Nkashama ou Sony Labou Tansi, Alex Tcheuyap se propose de dépasser l’approche anthropologique de Sow. Dans son article *Folie et création romanesque en Afrique*, il observe la place centrale qu’occupe, dans les fictions littéraires citées, la déraison et la manière dont ses figures varient plus ou moins d’une œuvre à l’autre. L’auteur note que le problème de l’équilibre psychique du nègre dans les créations littéraires africaines, problème dont Fanon montrait le lien avec les guerres coloniales (F. Fanon, 1961), a demeuré inébranlable malgré l’instauration des nouveaux Etats indépendants. C’est donc la déraison en postcolonie, au sens où entend ce mot Achille Mbembe, dont il tente de tracer les contours en se demandant en quoi la démence continue-t-elle d’informer la condition de l’Africain. Celle-ci y est posée dans toute sa complexité, permettant à l’analyse de combiner plusieurs considérations ; notamment clinique, psychiatrique, psychanalytique, mais surtout idéologique, philosophique et politique. Fondée sur la société africaine traditionnelle, l’approche de Sow ne couvre pas toute l’expérience africaine, du moins celle de l’Afrique dite « moderne » avec ses nouvelles relations au monde et autres données nouvelles car comme le montre Bernard Mouralis, il y’a une irréductibilité de la folie que la prise en compte du milieu socio-culturel ne suffit pas à élucider complètement (B. Mouralis, 1993). C’est pour pallier les limites de la théorie anthropologique de Sow qu’Alexis Tcheuyap, élargissant le champ des interrogations, propose de considérer la démence dans toute sa complexité, allant de la clinique à l’idéologique et au politique, avec comme hypothèse l’idée que le sujet africain était devenu moins un sujet culturel ou religieux que citoyen d’un Etat chaotique (I. Sow, 1978, p. 13). La folie est ici liée au pouvoir.

1.1.D’abord, la colonie.

La décolonisation porte sur l’être, soulignait lumineusement Frantz Fanon au premier chapitre des *Damnés de la terre* (F. Fanon, 1961, p. 46). Cette idée chère à l’auteur qui la développera tout le long du livre, donne à voir toute la complexité de la libération du colonisé qui ne saurait être contenue par la seule instauration d’un nouvel Etat. Psychiatre et militant, Fanon qui découvrit, dans son domaine d’expertise (la psychiatrie), les contradictions caractéristiques de l’universalisme abstrait, mit le doigt sur les caractères essentiels de la relation coloniale. Relation d’une extrême violence fondée non seulement sur la puissance politique et économique du dominant, mais surtout sur le pouvoir de réification qu’il exerce sur le colonisé au moyen de ferments idéologiques telle que l’idée de race, cette « page obscure », nous dit Achille Mbembe, « où l’homme perd le pouvoir de se représenter la vie » (A. Mbembe, 2000, p. 143). La

colonisation ne fut pas un dispositif simplement militaro-économique, elle mobilisa tout un univers symbolique commun aux protagonistes et mettant en valeur le monde colonisé. En rappelant que « c'est le colon qui a fait le colonisé » (F. Fanon, 1961, p. 46), Fanon fait apparaître la domination coloniale non comme une simple imposition, mais plutôt comme un processus de transformation de sujets dynamiques en entités fixes. En d'autres termes, cette relation déséquilibrée détermine par le langage et le symbole – qui apparaissent ici comme ferments d'idéologie dans la mesure où ils permettent de justifier de nouveaux rapports guidés par le désir de la bourgeoisie coloniale – des traits posés comme distinctifs et caractéristiques des colonisés. Cette interprétation de la domination coloniale par Fanon ne va pas sans faire écho aux analyses de Michel Foucault à propos de ce qu'il désignait sous le nom de biopouvoir. Entreprise à des fins capitalistes, le pouvoir colonial ne se contente pas de donner la mort, il investit la vie des colonisés sur lesquels il mobilise des savoirs en vue d'accroître son emprise et ses appétits capitalistes. Conception de la race - justifiant la domination coloniale et une hiérarchisation des populations divisées et classées en catégories -, discipline des corps colonisés - contribuant à façonner les comportements -, usage de statistiques - pour contrôler la reproduction et la démographie -, diffraction du passé des populations colonisées comme ferment d'aliénation; toute une technologie politique dépassant le seul « pouvoir de donner la mort » et visant le contrôle de la vie, au niveau individuel, anatomopolitique, et au niveau des populations, biopolitique (M. Foucault, 1976, p. 181).

Mais revenons à Fanon, qui, en tant que psychiatre, sut que les maladies mentales ne pouvaient être saisies sans recours aux structures des relations sociales. Sous le calme d'un contexte de « colonisation réussie », soulignait-il, c'est à dire non contestée par la lutte armée, fleurit la pathologie mentale. Cette considération des choses mène à la question de la violence, du meurtre du colon comme geste d'arrachement à ses propres conditions historiques. Conditions historiques coloniales dans lesquelles le primitif désir de meurtre, le pouvoir de tuer le colonisé « se masquent derrière le pantomime du droit » (A. Mbembe, 2000, p. 20). Oppression coloniale et troubles mentaux se recourent donc, ainsi pouvoir et psyché s'enlacent. Dans cette perspective, la psyché humaine se révèle sans intimité propre, étant tout sauf une région autarcique à l'abri du monde extérieur; les tensions politiques s'y poursuivent. Ces considérations, on le voit, forment le socle sur lequel se fonde la portée libératrice de la pensée de Fanon (F. Fanon, 2021, p. 39) :

« [...] la décolonisation est le remplacement d'une espèce d'hommes par une autre espèce d'hommes. [...] Certes, on pourrait également montrer le

surgissement d'une nouvelle nation, l'installation d'un Etat nouveau, ses relations diplomatiques, son orientation politique, économique. Mais [...] à vrai dire, la preuve de son succès réside dans un panorama social changé de fond en comble ».

Le pouvoir colonial ayant été - osons la formule - un biopouvoir, c'est-à-dire investissant et contrôlant la vie des colonisés – espèce d'hommes fabriquée par le colon -, la décolonisation devait être pensée et inscrite sur le même plan, c'est à dire dans une perspective ontologique ; touchant à l'existence en général de l'être dominé et non un simple remaniement de l'ordre institutionnel.

Le panorama social que Fanon appelle à changer de fond en comble, touche sans doute à la forme politique et à la formation sociale dont celui-ci entend diriger la conduite, mais aussi et surtout à l'être même du colonisé dont l'âme vagabonde doit revenir à elle-même. Ce retour à soi est posé, non comme un retour au passé précolonial, mais plutôt comme une invitation du sujet à développer au moyen du logos, dans un « art de l'existence » (M. Foucault, 1997, p. 62, un certain souci de soi travaillant à détacher la vie de ses significations imposées par la relation coloniale. La décolonisation renvoie dans cette perspective, à l'idée selon laquelle le colonisé, être fantasmatique fabriqué par le colon, doit retrouver le pouvoir de se représenter la vie.

1.2.« Post-colonial », et « postcolonial »

Comme courant de pensée, la théorie postcoloniale prend en charge les effets persistants du colonialisme sur les sociétés, les cultures et les identités. Dans une perspective critique, elle s'intéresse aux relations de pouvoir, aux hiérarchies raciales et aux mécanismes d'oppression mis en place pendant la colonisation, mais qui continuent souvent à structurer le monde contemporain. Cette approche explore également la manière dont les peuples colonisés résistent, réécrivent leur histoire et reconstruisent leur identité à travers la littérature, l'art et la pensée critique. Des auteurs comme Frantz Fanon, Edward Saïd, Homi Bhabha ou Gayatri Spivak ont montré que le postcolonialisme ne se limite pas à la décolonisation politique : il s'agit aussi d'un combat pour la reconnaissance culturelle et psychologique des anciens colonisés, et d'une remise en question des représentations occidentales du « Non-Occidental ».

Il faut « Intégrer l'impérialisme aux études littéraires » ! C'est sous le signe d'un appel à une nouvelle optique de lecture lancé aux littérateurs, qu'Edward Saïd pointe du doigt le lien

insécable qui unissait les fictions narratives produites au sein des cultures des Etats coloniaux et l'expérience impérialiste de ces derniers, ainsi que l'inévitable résistance à celle-ci (E. Said, 1993). C'est ce problème de la résistance à l'impérialisme – que l'auteur reconnaît avoir omis d'évoquer dans *L'orientalisme* - qu'il entend poser cette fois dans l'ouvrage cité. C'est donc, sous ce prisme double de la domination et de son corollaire la résistance que ce qui est convenu d'appeler « théorie postcoloniale » entend saisir les œuvres produites au sein des sociétés ayant une histoire de colonisation. Mais qu'est-ce que cela veut dire, concrètement ? Que faut-il comprendre par intégration de l'impérialisme à l'analyse des fictions littéraires de pays anciennement colonisateurs ou colonisés ? Il s'agit pour la recherche de lire les textes en maintenant vive et salutaire une sensibilité aux « phénomènes de domination » et aux stratégies de mise en évidence, d'analyse et d'esquive du fonctionnement binaire des idéologies impérialistes » (Jean Marc Moura, 1999, 51). Plus proche de nous et dans une perspective proche, Alain Mabanckou abordait, en préambule de ses Huit leçons sur l'Afrique au collège de France, données en 2016 mais qui paraîtront quatre années plus tard, le problème du lien à la fois antagonique et inséparable qui unissait littérature d'Afrique noire et littérature française de manière telle que « *pour appréhender la création littéraire africaine contemporaine et le roman actuel issu des présences diasporiques, nous devons relire à la loupe les écrits coloniaux [...]* » (A. Mabanckou, 2020, p. 22-23).

Littéralement, le mot « postcolonial » renvoie au moment « après la colonisation ». Comme épithète qualifiant un pays, son économie, sa géographie ou sa politique, il désigne le stade, le segment historique dans lequel s'inscrit ce pays, son économie, sa géographie ou sa politique, depuis la fin des empires coloniaux. Présentée sous le signe de la découpe, l'indépendance est, dans cette perspective, entendue comme l'inauguration d'un temps et d'une humanité supposés nouveaux. Employé dans ce sens, le mot prend la forme composée « post-colonial », un trait d'union séparant le préfixe du radical. Ainsi, le mot composé *post-colonial* s'inscrit donc dans un esprit chronologique, postulant l'idée de rupture entre la période coloniale et celle qui la succède.

Qu'est-ce donc le postcolonial en tant que pratique de lecture ? Analyser un texte d'un point de vue « *postcolonial* » implique une tendance à privilégier dans la lecture un certain nombre de problèmes, notamment, un intérêt pour les phénomènes de domination (J. M. Moura, 1999, p.11) Par cette définition élargie, *postcolonial* se distingue du terme « *post-colonial* », qui désigne « le fait d'être postérieur à la période coloniale ». Dans cette perspective, le vocable en un seul mot – postcolonial - ne renvoie pas seulement aux œuvres produites après les

indépendances, mais couvre les écritures « [comportant] des stratégies de mise en évidence, d'analyse et d'esquive du fonctionnement binaire des idéologies impérialistes » (J. M. Moura, 1999, p.11). Ainsi, le postcolonial renvoie ici, non pas à l'objet figuré, mais plutôt au moment de la prise en charge de ce dernier par l'esprit.

Réfléchir sur la domination, phénomène inhérent à l'expérience historique de l'humanité, est indissociable d'une réflexion sur le problème des fondements de l'ordre et la question de la relation et de la rencontre : d'où vient que parmi les êtres humains vivant en groupe, certains ont un ascendant sur les autres ? Ou encore, pourquoi semble-t-il s'être toujours déployé, dans l'histoire humaine, un certain génie dominant, faisant que certains ont toujours un avantage sur les autres ? Comme si le phénomène que l'on nomme par ce mot de domination, n'aurait pas pu ne pas être ; comme s'il était inévitable. L'idée de révolution se révèle dans ces affaires, illusoire, et son esprit animant les hommes et les femmes pendant les situations de forte tension, nous le verrons ultérieurement, n'est pas sans reconduire de nouvelles inégalités.

2. Postcolonie

Inventé par Achille Mbembe, le terme de « postcolonie » renvoie à une idée proche du « postcolonial » en ceci qu'il prend en charge les données nouvelles que pose au sujet africain le segment historique après les indépendances. Mais le postcolonial et la postcolonie ne se confondent pas. Attitude critique vis-à-vis des discours modernistes hégémoniques, le premier est un postmodernisme ; sa théorie vise la déconstruction des métarécits dont Jean François Lyotard théorisait la crise dans la condition postmoderne (J. F. Lyotard, 1979). La postcolonie s'en distingue par sa tentative de sortie de cette forme de dualité avec l'Occident. Chez Mbembe, la postcolonie n'est pas à confondre avec le postcolonialisme, qui s'inscrit dans le sillage du postmodernisme en tant que critique des grands discours. Elle renvoie chez lui à l'idée d'un temps, souligne-t-il, « dont le propre est de s'agiter ou encore de donner lieu à l'agitation et au tumulte, à l'absence de sérénité, ce vieil idéal constitutif de toute vie heureuse » (A. Mbembe, 2000, p. 15). Comment penser le statut du temps à l'état naissant ; celui en cours où se déploient les pratiques matérielles, les signes, les figures, les superstitions, les images et les fictions qui se proposent à l'imagination et à l'intelligence des gens, le temps de leur existence et de leur expérience. On voit apparaître les contours de la pensée philosophique de Mbembe. Depuis Nietzsche qui nous conseillait la prudence face à l'Histoire et nous prévenait

du risque qu'elle nous détourne du présent¹, Il existe un lien étroit entre philosophie et une analyse critique de ce présent. La philosophie se rapproche de l'expérience vécue et vise à en saisir les modalités ; une certaine intelligence du présent. Un présent qu'il faut Diagnostiquer, dirait Foucault, présent dont il faut « dire en quoi il est absolument différent de tout ce qui n'est pas lui [...] » (F. Nietzsche, 1874, p. 20).

Pensant avec et contre Fanon, Mbembe vise à travers ce vocable, la prise en charge des nouvelles inquiétudes que présente la société africaine indépendante. Du postcolonial à la postcolonie, l'on passe de la confrontation à l'Occident à une *confrontation à soi*². L'enjeu pour l'Afrique indépendante étant, comme dirait Achille Mbembe, non plus le « cul-de-sac fanonien » du meurtre du père comme « montée en humanité » mais plutôt celui du frère par le frère et du statut minoré de la mère et de la sœur (A. Mbembe, 2000, p. 20). Comme le soulignait Alexis Tcheuyap en commentaire à l'approche anthropologique d'Ibrahima Sow sur l'affectation mentale en Afrique, on ne saurait prendre en charge le sujet africain contemporain sans tenir compte du fait de son insertion dans un Etat chaotique. Le modèle de l'Etat nation largement adopté par les anciennes colonies, modèle dont l'universitaire pakistanais Eqbal Ahmad soupçonnait de produire une version modifiée de l'Etat colonial (E. Ahmad, 1992), a engendré partout en Afrique ce que Nadia Yala Kisukidi a désigné comme « étatisation des sociétés » (N. Y. Kisukidi, 2000, p. 15) ; c'est-à-dire une administration de la vie par un pouvoir centralisé. La postcolonie couvre les conséquences de cette administration de la société par l'Etat : instauration de régimes quotidiens de coercition, déplacements forcés, spoliations, inflations des frontières administratives, géographiques, identitaires, économiques...etc. Mbembe parle d'une « brutalisation du social » (A. Mbembe, 2000, p. 23)

3. Les relations dominants-dominés dans Hamouro de Salim Hatubou et Le Feu du milieu de Touhfat Mouhtare

Les relations dominants-dominés supposent une situation intermédiaire faisant du social, comme le montre Michel Foucault, un champ où l'on est « tantôt gouvernant, tantôt gouverné » (M. Foucault, 1976, p. 123). On n'a aucun mal à admettre cela ; il suffit de voir à travers les fictions étudiées combien le pouvoir est plutôt de l'ordre de l'exercice plutôt que d'une chose qui se laisserait posséder exclusivement. Aucun chef n'y est assez souverain pour être sans chef.

La folie chez le gouvernant naît de son incapacité à se gouverner lui-même. Les thèses de Michel Foucault, citant *le Traité au prince sans expérience* de Plutarque dans le troisième tome de l'Histoire de la sexualité, mettent l'accent sur cette question du gouvernement des gouvernants. Mais s'il est vrai que les individus en société sont un peu gouvernant et gouverné, qui donc gouverne le gouvernant ?

Décrits comme des êtres sans âmes, les personnages qui incarnent le pouvoir dans les deux fictions sont, de ce point de vue, caractéristiques de l'état de déliquescence dans lequel plonge la collectivité pendant les moments où les exerçants du pouvoir perdent la raison. Et Foucault de dire : « On ne saurait gouverner si on n'est pas soi-même *gouverné* » (M. Foucault, 1976, p. 123). Mais gouvernés par qui ou par quoi ? la loi, mais laquelle ? Celle du logos qui « vit dans l'âme du gouvernant et ne doit jamais l'abandonner », poursuit-il. Ainsi, on voit apparaître le gouvernement de soi par la raison comme primant sur le gouvernement des autres. Or ces personnages incarnant le pouvoir dans les fictions étudiées, figurés comme des détraqués totalement déconnectés des enjeux sociaux, apparaissent comme des êtres troublés chez qui fait défaut l'art de se gouverner soi-même, facteur politique pourtant déterminant dans le gouvernement des autres.

Petit chef nègre, dans Hamouro de Salim Hatubou, en politicien ambitieux agit aux ordres d'un homme d'affaire véreux venu de la métropole faire fortune sur l'île Hippocampe. Lequel, dans sa poursuite éhontée de la fortune, doit tout de même se plier aux exigences du Grand administrateur Toubab. Une police nommée FRAP (Force Républicaine Anti-Parasites) est en mission pour débarrasser le rocher (ici l'île Hippocampe) de ces hommes et femmes venus des autres rochers (les trois îles de l'archipel devenues indépendantes). Le déplacement forcé des habitants du village de Hamouro, conduit par la personne de Petit chef chargé de cette besogne, répond à une politique globale d'aménagement du territoire prévoyant la construction de complexes hôteliers à la place des villages côtiers. Hamouro a le double malheur d'être à la fois situé sur la côte et habité majoritairement d'indésirables étrangers. Une milice décidée à débarrasser l'île de ces « parasites de clandestins » sème la terreur sans qu'on soit en mesure de déterminer de qui vient l'ordre.

Dans *le Feu du milieu* de Touhfat Mouhtare, *Fundi Ahmad*, maître coranique ayant sous sa responsabilité l'enseignement religieux des jeunes servantes, apparaît en agent de reproduction sociale dont la conscience semble peu tranquille à cause de ses origines communes avec les esclaves. On voit bien dans ses rapports aux personnages dominés qu'il n'est pas tout à fait

maitre ni tout à fait neutre. Dans une perspective impliquant un dispositif savoir-pouvoir, ses enseignements s'offrent à l'analyse comme ferments d'émancipation par changement du regard. Il apparaîtra tout le long du roman comme celui par qui l'émancipation des servantes s'enclenche.

3.1. La folie dans *Hamouro* et le feu du milieu

La folie occupe une place centrale dans les deux œuvres, mais elle n'a pas la même nature ni la même fonction. Chez Salim Hatubou, elle est une fracture sociale et psychologique ; chez Touhfat Mouhtare, elle devient une brèche spirituelle et mémorielle ; produit du mécontentement divin. Les personnages dits « fous » ne sont pas simplement malades : ils servent de révélateurs d'un monde disloqué, d'une histoire lourde et de tensions invisibles.

La folie, dans la littérature comorienne contemporaine, se présente souvent comme un espace de tension où se croisent l'individu, la communauté et les forces invisibles qui structurent le monde. Dans *Hamouro* de Salim Hatubou comme dans *Le Feu du milieu* de Touhfat Mouhtare, elle devient un prisme à travers lequel s'exprime non seulement la fragilité humaine, mais aussi la violence d'un ordre social ou cosmique qui dépasse les personnages. Dans *Hamouro*

Dans *Hamouro* la folie se cristallise dans la figure de *Khanamagno l'édentée*, un personnage dont l'esprit s'effrite au rythme des contraintes sociales et des malheurs qui l'assaillent. Sa dérive mentale exprime l'incapacité à trouver une place dans un monde régi par des normes rigides et souvent contradictoires. Khanamagno est donc une « folle sociale » : il est produit par l'environnement, comme si la société elle-même fabriquait les êtres marginalisés. La folie n'est pas un état spectaculaire : elle est lente, sourde, presque ordinaire, et naît de la douleur de vivre dans un univers où chaque individu porte un lourd héritage de pauvreté et de fatalité. Hatubou suggère ainsi une folie « sociale », où l'individu, écrasé, finit par se fissurer, comme si la marginalité était une conséquence logique d'un environnement étouffant. Dans *Hamouro*, la société apparaît comme un espace contraignant où les traditions, la pauvreté et l'oppression collective façonnent les trajectoires individuelles. Sa parole est discréditée, ses gestes sont moqués, sa détresse est ignorée.

La folie marque ainsi la rupture du lien social : Khanamagno devient un être que la communauté tolère mais ne regarde plus vraiment. La folie naît du réel : elle est la conséquence de pressions extérieures, d'un manque de perspectives. L'individu est broyé, et son délire n'est que l'écho de son impossibilité d'exister pleinement dans la communauté. Dans *Le Feu du milieu*, la folie

est profondément liée au mysticisme comorien : djinns, sortilèges, héritages spirituels. L'auteure mêle intimement psychologie et surnaturel, si bien qu'il devient impossible de distinguer l'une de l'autre. Cette indistinction est précisément le lieu de la folie : elle surgit lorsque les frontières entre les mondes se brouillent. Ainsi, la folie devient un langage : le langage du corps hanté, du passé qui ne passe pas, du secret familial qui cherche sa vérité.

Conclusion

L'étude des figures de la folie dans *Hamouro* de Salim Hatubou et *Le Feu du milieu de Touhfat Mouhtare* révèle la richesse et la complexité de cette thématique au sein de la littérature comorienne contemporaine. Si Hatubou inscrit la folie dans une dynamique sociale, comme le symptôme tragique d'une marginalisation imposée par la misère et les contraintes communautaires, Mouhtare en propose une lecture plus spirituelle, où l'instabilité mentale devient le lieu privilégié d'une communication avec l'invisible. Dans les deux œuvres, les personnages dits « fous » ne relèvent pas seulement de la pathologie : ils incarnent des zones de tension où se dévoilent les failles d'un monde marqué à la fois par l'oppression sociale et par la persistance de forces ancestrales. Ainsi, la folie apparaît moins comme une rupture que comme un révélateur : révélateur des défaillances collectives chez Hatubou, révélateur des mémoires enfouies et des présences occultées chez Mouhtare. En confrontant ces deux approches, on constate que les auteurs explorent chacun à leur manière la fragilité humaine et la difficulté de faire sens dans des univers où les repères — sociaux, spirituels ou identitaires — vacillent. La folie devient alors un espace liminal, où se lit la vérité profonde des êtres et des sociétés, et qui, loin de n'être qu'un désordre, ouvre paradoxalement la voie à une compréhension plus fine des réalités comoriennes.

L'analyse croisée de *Hamouro* de Salim Hatubou et du *Feu du milieu de Touhfat Mouhtare* montre que la folie, loin d'être un simple motif narratif, constitue un observatoire privilégié pour interroger les logiques de domination qui traversent l'histoire comorienne, de la colonie à la postcolonie. En articulant l'approche anthropologique d'Ibrahima Sow, la critique littéraire d'Alex Tcheuyap et les perspectives politiques de Fanon et Mbembe, l'article démontre que la folie africaine ne peut être saisie ni par les catégories nosologiques occidentales, ni par une lecture strictement culturaliste : elle est le lieu où se condensent les violences coloniales, leurs survivances postcoloniales et les déséquilibres contemporains produits par un État souvent chaotique. Toutefois, la portée critique de cette étude tient aussi à son refus d'enfermer la folie

dans une posture victimaire. En s'intéressant à la manière dont les personnages gouvernants se trouvent débordés par leur incapacité à se gouverner eux-mêmes, l'analyse révèle la fragilité intrinsèque du pouvoir et fait de la déraison un espace de dévoilement des contradictions politiques et sociales. La folie devient alors un vecteur d'émancipation possible : elle ouvre un espace où les dominés testent des formes alternatives de subjectivité, remettent en question l'ordre établi et reconfigurent les rapports de force. Dans cette perspective, la libération ne relève plus d'un simple geste politico-institutionnel, mais d'un processus ontologique par lequel le sujet décolonise son rapport à lui-même, au pouvoir et à la communauté. Sur le plan critique, l'article réussit à tisser un dialogue fécond entre théorie et fiction, mais l'ampleur du cadre conceptuel convoqué — anthropologie, postcolonialisme, philosophie politique, biopouvoir — laisse entrevoir la nécessité d'une étude plus approfondie des spécificités comoriennes. En reliant fortement les deux romans à des cadres théoriques panafricains, le risque est de reconduire une homogénéisation du continent que l'article dénonce justement lorsqu'il critique la nosologie occidentale. Une exploration plus fine des dynamiques propres aux Comores — leur histoire politique singulière, leur tradition mystique ou leurs rapports internes de pouvoir — renforcerait la portée contextualisée de la démonstration.

Néanmoins, l'article apporte une contribution importante à la compréhension des littératures comoriennes contemporaines et à la réflexion plus large sur les rapports entre psyché et domination dans l'espace postcolonial. En montrant que la folie est à la fois symptôme, résistance et possibilité d'un autre être-au-monde, il rappelle que la décolonisation véritable ne peut être pensée qu'au croisement du politique, du psychologique et de l'ontologique. C'est à ce titre que cette étude s'inscrit dans un champ critique en pleine expansion, où la littérature devient un lieu privilégié pour repenser les conditions d'existence, d'oppression et de libération dans les sociétés africaines.

Bibliographie

ACHILLE Mbembe, 2000, *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Karthala.

AHMAD Eqbal, 1992, *Confronting Empire*, South End Press.

BHABHA Homi K, 1994, *The Location of Culture*, Routledge.

BETI Mongo, 1956, *Le pauvre Christ de Bomba*, Buchet-Chastel.

- DIOP Birago, 1960, *Les Contes d'Amadou Koumba*, Présence Africaine.
- FANON Frantz, 1952, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil.
- FANON Frantz, 1961, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero.
- FOUCAULT Michel, 1976, *La volonté de savoir.*, Paris, Gallimard.
- GOODY Jack, 2006, *Le vol de l'Histoire*, Cambridge University Press.
- HATUBOU Salim, 2001, Hamouro, KomEdit.
- JELLOUN Tahar Ben, 1973, Harrouda, Maspero.
- LACAN Jacques, 1966, *Écrits*, Paris, Seuil.
- LYOTARD, Jean François, 1979, *La condition postmoderne*, Paris, Les Editions de minuit.
- MABANCKOU Alain, 2020, *Huit leçons sur l'Afrique*, Fayard.
- MBEMBE, Achille, 2016, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte.
- MOURA Jean Marc, 1999, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, PUF.
- MOURALIS Bernard, 2007, *Littérature et développement*, Paris, Karthala.
- NGANDU Nkashama Pius, 1984, *La mort faite homme*, Paris, L'Harmattan.
- ROUSSEAU Jean Jacques, 1755, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Marc-Michel Rey.
- SAID Edward, 1978, *L'Orientalisme*, Paris, Panthéon.
- SAID Edward, 1993, *Culture and Imperialism*, Knopf.
- SOW Ibrahima 1978, *Les structures anthropologiques de la folie en Afrique noire*, Paris, Payot.
- TCHEUYAP Alex, 1999, « Folie et création romanesque en Afrique », *Présence Africaine*, 159, 95–110.
- TANSI Sony Labou, 1981, *La vie et demie*, Paris, Seuil.